

**« Le socialisme dans la rue » (entretien avec Chris Marker par Francis Gendron),  
*Miroir du Cinéma*, n° 2(mai 1962), p. 12**

*Chris Marker, comment expliquez-vous l'approbation générale des intellectuels de gauche pour Cuba, leur ardeur à défendre la révolution cubaine, alors que l'anti-soviétisme est toujours de mode chez eux.*

Je crois que, au départ de la révolution la presse française, et la presse en général a présenté Castro et ses compagnons comme de simple aventuriers, avec tout ce qu'il est de romantique dans ce genre de reportage, ils parlent la langue française la langue de la liberté, etc.

Tout ça a permis une certaine communication, et lorsque effectivement la révolution est arrivée, tout le monde a suivi sentimentalement.

Ce qui fait que même lorsque celle-ci s'engagea vers le socialisme, tout le monde, l'a défendit avec d'autant plus d'ardeur qu'on avait l'impression de vivre avec elle.

*Q. – Vous avez écrit, tout le monde à sa petite idée sur Castro, c'est donc que vous aussi...*

Castro, c'est d'abord un rebelle, accepté plus ou moins par les Américains qui pensaient, ça sera comme pour les autres. Un « rebelle sans cause » qui en cours de chemin en trouve une. Je le voyais très bien protéger le gars faible contre la brute. Castro était le type en pleine santé morale et physique.

*Q. – Comment se comporte Castro avec son peuple, ses discours ?*

Vous savez, il n'y a rien de commun avec les meetings politiques que nous faisons chez nous. Là-bas, tous les discours sont des discours pédagogiques, mais une pédagogie qui est aussi toute nouvelle. Dans les réunions publiques que Castro fait avec le peuple, c'est une sorte de « negro spirituals » qui s'installe. Car à toutes les questions que posent Castro, les réponses sont rythmées en cœur par la foule. C'est ce qui amène une prise de conscience du peuple par lui-même, sur un problème donné. Mais ces questions Castro les amènent de palier en palier, de sorte que tout le monde comprend. Et ça, voyez-vous, c'est extraordinaire, voir un million de gens saisir le problème agraire, l'impérialisme américain, le socialisme.

*Q. – Est-ce que pour le peuple cubain, Castro n'est pas une idole ?*

Non ! Castro n'a rien à voir avec les personnages mythiques genre de Gaulle.

Tout le monde connaît Castro, on peut le rencontrer par hasard et la forme de son élocution est comprise par tous. Les gens parlent de Castro comme de leur voisin de palier.

Exemple, on fait savoir à Castro que dans un coin cela ne va pas. Alors plutôt que répondre par téléphone, Castro prend l'hélicoptère et règle sur le tas. C'est plus rapide et plus efficace que le téléphone.

*Q. – Comment évolue la révolution cubaine ?*

La révolution évolue en fonction des événements qui, eux-mêmes, déterminent l'action à mener. Voyez-vous lorsque Castro fait un discours ou prend une décision, il peut vérifier tout de suite si son discours ou ses décisions sont justes, de sorte que le souffle révolutionnaire est toujours vérifié. C'est-à-dire que le rationalisme n'étouffe ni le cœur ni les sentiments. Exemple : dans un de ses longs discours ou le dialogue s'organise entre Castro et le peuple, celui-ci d'un seul coup dit : « J'ai mal à la gorge » et le peuple de dire : « Tu travailles trop Fidel, repose-toi » et Castro de répondre : « Non, c'est parce que ma voix a perdu l'habitude de parler, cela fait trop longtemps que je n'ai pas fait de discours ». Un autre exemple encore. Sur la place, lors d'un discours de Castro, on lâche des ballons où sont inscrits des slogans, malheureusement les ballons s'accrochent dans les arbres. La foule s'amuse à les détacher, alors Castro prend le micro et dit : « Trouvez-vous plus important de décrocher les ballons, ou plus important de préparer votre défense contre l'invasion américaine (c'était avant l'invasion), et le peuple de s'écrier : « Tu as raison Fidel » et là-dessus ils chantèrent des proverbes cubains qui s'appliquent à toutes les circonstances. Je vous ai cité ces deux

exemples pour vous montrer l'amitié franche et sincère qui existe entre le peuple cubain et son chef.

*Q. – Avez-vous des exemples des réactions du peuple cubain, dans la rue ?*

Oui. Un jour, un magasin est brûlé par des contres révolutionnaires. Le lendemain, les femmes employées dans le magasin portent le deuil, des panneaux apparaissent, demandent le « pardon » (le poteau). Et puis tout aussi vite, la foule invente une chanson dans laquelle elle dit : on en construira un, plus beau.

*Q. – Comment cela se passe avec les gens qui partent ?*

Le gouvernement ne leur dit rien, ils partent comme ils veulent. Ceux qui partent par avion, ça va. Ceux qui partent par bateau se font un peu siffler sur le port, et puis c'est tout.

### **Où en est le cinéma cubain ?**

Bien sûr, le cinéma cubain n'a pas encore donné un « Païsa » ou un « Cuirassé Potemkine », mais le cinéma s'organise bien, et un film comme « Histoires de la Révolution » de Thomas Gutierrez Alea qui comporte trois sketches, est un très bon film, et puis vous savez, il y a des gens comme Julio Garcia Espinosa, Eduardo Manet, qui deviendront certainement de grands metteurs en scène. Je vous signale en passant qu'il existe une revue cinématographique « Ciné-Cubano », qui vous renseignera bien mieux que moi sur toute l'activité et la future activité du cinéma cubain.

*Q. – Quelle est la principale caractéristique des cinéastes cubains et de l'I.C.A.I.C. ?*

D'abord, la totale adhésion à la révolution, ensuite leur soif de tout savoir, qui se traduit par une obsession et la peur d'être coupé d'un événement artistique important.

*Q. – Que pensez-vous de La Havane et son peuple ?*

J'aime terriblement ce peuple. Là-bas, le racisme n'existe pas, je crois même que c'est le seul pays où le racisme n'a pas de racines. Cuba, c'est le pays qui n'aurait que les seules qualités africaines : imagination, sensibilité, jeunesse, joie, mais dont le complexe anti-raciste africain serait absent.

*Q. – Maintenant Chris Marker, la question rituelle, quels sont vos projets ?*

Plusieurs, mais j'aimerais particulièrement faire un film sur les abris atomiques. J'ai d'ailleurs vu, il n'y a pas très longtemps, un certain nombre de films sur ce sujet qui m'ont impressionné, surtout le film américain « Le sang, la chair et le diable » avec Belafonte. J'aimerais dire à ces Américains qu'ils ne sont pas à l'abri des radiations psychologiques, car celles-ci passent à travers les murs les plus épais, et contre ces radiations là, on ne peut rien faire, même avec des disques pour « la paix des esprits », même avec la « Musique pour abri » et même avec la radio gouvernementale pour compagnon de supplice.

*Nous l'avions bien dit, c'est Chris Marker qu'il nous faut.*

Francis Gendron.